

« *Un*

*repas*

*bien*

*ordinaire. »*

La soupe était très bonne comme elle l'était d'ailleurs chaque jour. Pourtant, j'achevais de l'avalier lentement, trop lentement au gré de ma mère, sans presque m'en rendre compte. Une jeune fille venait de capter toute mon attention, toute ma pensée.

Qu'avait-elle donc de si différent d'une autre jeune fille ? Peu de choses en apparence. Elle avait une longue chevelure noire dépeignée, à son insu, hélas. Elle portait un blouson plutôt quelconque dont une manche semblait décousue, déchirée peut-être. Son pantalon s'incrustait dans de grosses chaussures qui la collaient presque au sol, sur des pavés comme en ont de nombreuses places que les touristes aiment fouler.

Il me semblait avoir déjà vu cette jeune fille, dix fois, vingt fois, beaucoup plus peut-être. Sans doute n'avait-elle pas été toujours ainsi vêtue, ainsi négligée, mais son regard avait toujours été le même, ses mains avaient toujours exprimé les mêmes sentiments, ses pieds la même force, le même courage.

Comme chaque fois, elle n'était pas seule sur la place, elle était une parmi la masse, parmi d'autres jeunes gens, et pourtant elle était bien la seule que je remarquais. S'il n'y avait eu que les autres, ou, peut-être, si elle avait entièrement ressemblé aux autres, j'aurais achevé ma soupe bien plus vite, sans qu'elle ne se fût refroidie.

Ce que je regrettais, ce n'était point d'avoir fini ma soupe quand elle était devenue froide, c'était surtout que cette jeune fille fût bien trop vite disparue, sachant bien que jamais plus je ne la reverrais, bien que je ne doutasse point de revoir un jour une même jeune fille, comme cela avait souvent été le cas. La seule chose qui les différenciait sans doute était leur prénom, Natacha, Lamia, Hua ou Grete, peu importe d'autant que le plus souvent je n'eus pas même connaissance d'un prénom. Chacune avait attiré mon regard, bouleversé mon âme, déstabilisé tout mon être.

Les frites, à présent, avaient remplacé la soupe en mon assiette tandis qu'un paysage paradisiaque menacé par la soudaine éruption d'un volcan avait le don de séduire désormais mes proches qui mangeaient à la même table que moi. Bien que disparue en apparence, la jeune fille était encore devant mes yeux et mon trouble était croissant. Je n'étais pas certain que cela fût aussi intense la dernière fois où je l'avais vue, où, du moins, j'avais vu une jeune fille qui lui ressemblait. Pourtant, j'aurais tant aimé que ce fût toujours la même, parce qu'alors j'aurais eu la certitude qu'elle avait existé, qu'elle existait présentement, qu'elle existerait longtemps encore. Je devinais aisément que dans les jours suivants, les semaines suivantes, les mois

suivants, je m'interrogerais, je me demanderais si elle était toujours vivante, comme je le fis chaque fois qu'une jeune fille me fit oublier ce qu'il y avait en mon assiette.

J'esquissai quelques mots pour en parler autour de moi. Grand-père, de plus en plus sourd, me sourit mais je devinais bien qu'il n'avait rien compris à mes paroles. Ma mère ne répondit guère à mes interrogations et me demanda avec douceur quel dessert je souhaitais, glace, mousse au chocolat ou raisin de table. Mon grand-frère, dont la fiancée était à notre table en ce début de week-end, fit un petit signe de tête, plutôt approbateur et se mit à nouveau à taquiner sa dulcinée tout en l'embrassant de temps à autre. Mon père, enfin, pour toute réponse, leva les bras, des bras qui traduisaient un mélange d'indignation et d'impuissance.

Désormais, cette petite assemblée, que l'on nomme une famille, jetait un œil vers les croissants de Paris, les meilleurs aux dires du commentateur, propos qui flattaient la jeune fille qui les présentait en sa boulangerie du quartier Saint-Germain.

Elle aussi était une jeune fille, tout aussi belle que celle que je venais de voir, ayant une chevelure d'un même noir, qu'elle avait dû emprunter à une lointaine déesse de Sicile. Pourtant, à mon regard, à mon âme, elle ne parlait guère, pas plus que ses croissants d'ailleurs qui faisaient saliver la fiancée de mon grand frère. Soudain, nous fûmes agressés par un spot publicitaire dont la sonorité fit même sursauter Grand-père. Sans ambages, une compagnie d'assurance usa pour attirer notre attention de la présence d'un mannequin, une jeune fille dévoilant fortement son corps, sans que l'on devinât vraiment le lien qui unissait ce message et le corps de cette jeune personne. Sans doute était-elle belle, sans doute avait-elle en cet instant de nombreux admirateurs aux yeux plus ou moins discrets mais, ce jour-là, en ce qui me concernait, c'était encore et toujours l'image de la jeune fille au blouson déchiré que ma rétine conservait jalousement.

Alors que mon père allait éteindre le téléviseur, prétextant que le journal télévisé était terminé, je lui fis remarquer que comme chaque jour il avait été un patchwork de sujets graves et de reportages badins, en un ordre hétéroclite et en une succession tellement rapide qu'aucun moment de pause n'eût permis de dialoguer un peu au sujet de telle ou séquence. Alors, mon père sourit de mon commentaire qui à ses yeux révélait une certaine naïveté. Je n'osai le contredire et attendis le départ de chacun de la salle à manger.

J'allumai à nouveau le téléviseur et je choisis une chaîne dont les informations et les images défilaient en boucle, espérant retrouver cette jeune fille. Pour la énième fois, je retrouvai sur l'écran la championne jamaïcaine remportant la finale du deux cents mètres à Los Angelès et battant le record

mondial. J'aurais pu, alors, saluer la prouesse de cette jeune fille, peut-être même aurais-je dû, par un sourire tant convenu que béat, manifester mon admiration sans que personne, pas même cette sportive, ne le sût. Bien que cette jeune fille ajoutât à sa réussite sportive un regard jovial, prompt à offrir à chacun une sincère sympathie, je restais indifférent car je n'attendais qu'une seule chose, revoir la seule jeune fille qui avait suscité mon émotion, celle aux cheveux noirs dépeignés.

Soudain, je reconnus la capitale étrangère où la scène avait été filmée, je reconnus la foule qui s'éparpillait sous le feu de canons à eau, je reconnus les policiers frappant sauvagement quelques étudiants venus réclamer la libération de journalistes arrêtés pour avoir osé dénoncer les atteintes à l'indépendance de la presse, à la liberté d'expression, enfin, je reconnus cette jeune fille qui s'arc-boutait pour ne point être emmenée dans un car de police tandis que les forces de l'ordre casquées et déterminées lui tiraient les cheveux, la manche de son blouson...Je revis cette jeune fille protégeant son visage de coups de matraques qui pleuvaient et je la revis enfin poussée violemment dans le car de police qui l'emmena en compagnie de cinq ou six jeunes gens arrachés, comme elle, des pavés du sol, après s'être débattus corps et âme tandis que les quelques étudiants encore présents sur cette place criaient en baissant légèrement leurs masques « Liberté...Liberté...Solidarité avec nos journalistes... ».

Au cours de toute l'après-midi de ce jour-là, je regardai cette séquence de nombreuses fois tandis que nos propres journalistes mettaient au point sans doute, en leur studio, le journal télévisé du soir, hésitant peut-être entre le reportage sur la neige dans le Vaucluse, la cohabitation des loups et des moutons dans les Pyrénées ou bien encore la fermeture du dernier bistrot proche du cimetière du Père Lachaise...